



HAL
open science

G. d'Estoc. Une féministe méconnue

Nicole Cadène

► **To cite this version:**

| Nicole Cadène. G. d'Estoc. Une féministe méconnue. Lard-Frit, 2023, 4, pp.82-85. halshs-04004704

HAL Id: halshs-04004704

<https://shs.hal.science/halshs-04004704>

Submitted on 19 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

G. d'Estoc

Une féministe méconnue

Sculptrice, journaliste, romancière, escrimeuse et travestie, celle qui se fit appeler G. d'Estoc mérite d'être redécouverte.



G. d'Estoc, alias Marie-Paule Courbe

Avant de parler d'elle, il importe de faire un sort au nom sous lequel elle est généralement connue. En d'autres termes, déconstruire « Gisèle d'Estoc » : jamais l'intéressée n'usa de ce pseudonyme, qui la trahit.

Déconstruire « Gisèle d'Estoc »



Guy de Maupassant (ici photographié par Nadar) et Rachilde, ont été les amantes de G. d'Estoc...

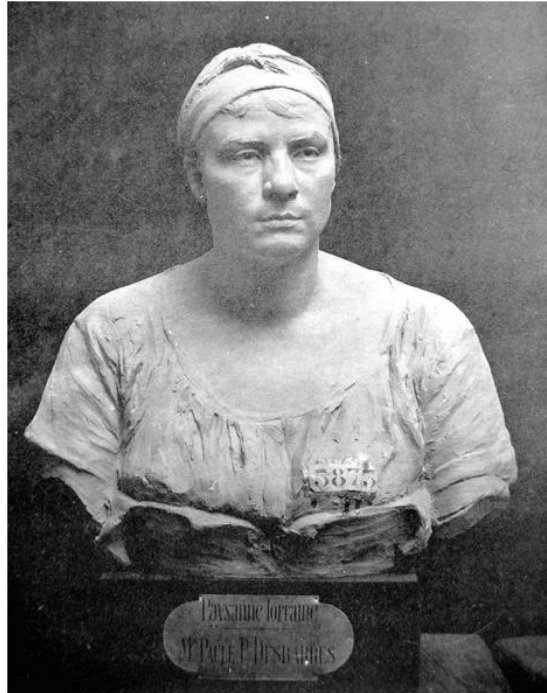
Si la femme a bel et bien existé, le pseudonyme « Gisèle d'Estoc » est l'invention d'un littérateur sans foi ni loi, Pierre Borel, qui, ayant acheté à un autre plumitif, Pillard d'Arkaï, les papiers personnels de sa victime, la peint comme « une étrange créature [...]. Peintre, sculpteur, journaliste et romancier, une affolée du féminisme [...] redoutable

spadassin [...] surtout une amoureuse qui possédait au plus haut degré la science de la volupté et qui entendait bien jouir de tout sans frein ! ». Il l'accuse d'avoir précipité la folie et la mort de Guy de Maupassant, avec qui elle eut une liaison, travestie en collégien, en 1880. Il l'en châtie, en la faisant mourir de la lèpre, à une date indéterminée (*Maupassant et l'androgynie*, 1944). Ses élucubrations ont ensuite été cautionnées par Armand Lanoux dans une épaisse biographie Fayard (*Maupassant le Bel Ami*, 1967), puis par un universitaire émoussillé qui a réédité une correspondance amoureuse adressée à Maupassant, faussement attribuée à « Gisèle d'Estoc », assortie de poèmes érotiques (*Cahier d'amour*, Arléa, 1992). « Gisèle d'Estoc » a été si malmenée par ceux qui ont écrit sur elle, que son existence même était sujette à caution avant que l'historien Gilles Picq identifie l'inconnue comme étant Marie-Paule Courbe, sculptrice et femme de lettres née à Nancy le 27 mars 1845 dans une famille d'artisans aisés, et lui consacre une biographie, *Reflets d'une Maupassante* (2015, disponible en ligne). Au même moment, outre-Atlantique, dans *Finding the woman who dit not exist*, Melanie Hawthorne livrait les résultats d'une enquête remontant, dans une démarche archéologique, de « Gisèle d'Estoc » jusqu'à la « vraie » femme. Cependant, emprisonnée dans la tradition borélienne, elle envisage la jeune femme à travers ses amant·es célèbres, Maupassant et Rachilde, et néglige ses accomplissements personnels. C'est par une autre source, le journal de l'artiste Marie-Edmée Pau, que j'ai pour ma part découvert l'existence de Marie-Paule Courbe. Liées par une amitié passionnée et tragique, les deux jeunes femmes s'étaient rencontrées à Nancy, en 1866.



Dessin humoristique publié dans le Salon pour rire de Nancy où l'on voit la jeune Marie-Paule Courbe tailler un buste surdimensionné de son maître.

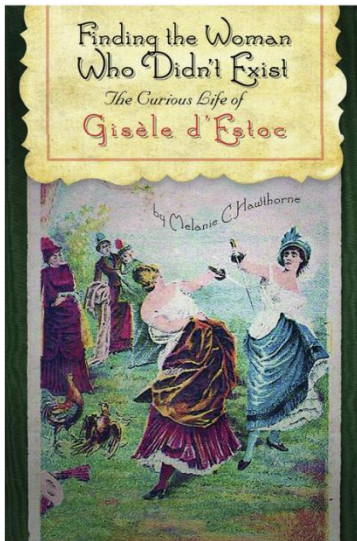
Marie-Paule Courbe, féministe avant l'heure, sous le Second Empire



Un buste de paysanne lorraine sculpté par Marie-Paule Courbe et signé de son nom de femme mariée : Paule Desbarres.

Selon la diariste, Marie-Paule Courbe, dotée d'une instruction solide, d'un caractère fougueux, volontaire et indépendant, suit « une voie tracée par elle ». Elle pratique le dessin, la peinture et surtout la sculpture, un art considéré comme viril. À partir de 1867, elle expose à Metz et à Nancy où ses sculptures sont remarquées. De 1869 à 1889, ses œuvres sont également admises au Salon des Champs-Élysées.

À une époque où les femmes, soumises à l'autorité patriarcale, sont confinées dans la sphère privée, Marie-Paule Courbe refuse de s'y plier. Elle veut gagner sa vie dans la pratique de son art et, hostile au Second Empire, républicaine et libre-penseuse, s'intéresse à la politique.



Biographie de Gisèle d'Estoc par l'Américaine Melanie Hawthorne

Au temps des crinolines, elle porte des vêtements d'une simplicité étudiée, voyage sans chaperon, fume, pratique le canotage et peut-être se travestit déjà. Comme Marie-Edmée, elle se sent à l'étroit dans son identité de genre. Les deux amies communient dans le culte de Jeanne d'Arc, perçue comme « l'idéale androgyne », à laquelle elles s'identifient. Jeanne d'Arc comble en elles un désir de toute-puissance et symbolise leur volonté de revanche sur la domination masculine. Deux décennies plus tard, organisant des manifestations au pied de sa statue, Place des Pyramides, Hubertine Auclert consacra cette héroïne comme l'égérie des féministes. C'est aussi elle qui, la première, emploiera le terme de féministe, en 1881, donnant enfin un nom au combat pour l'égalité des sexes.

Journaliste féministe sous la III^e République

Alors que Marie-Paule penche du côté de Sapho, Marie-Edmée, catholique fervente, voue un culte à la Vierge Marie. Après une rupture dont la violence est redoublée par l'éclatement de la Guerre de 1870 puis scellée par la mort prématurée de Marie-Edmée, Marie-Paule Courbe s'installe à Paris, tout en conservant des liens avec la Lorraine, où elle fait, dans les années 1880, ses débuts littéraires dans la presse nancéienne. Ses écrits, comme ses sculptures, s'inscrivent dans l'esthétique réaliste. Ils expriment des idéaux de vérité et de justice – *fiat lux, fiat justitia*, est la devise de son éphémère *Revue Caudine* (1887) – socles de ses convictions féministes.

La proclamation de la République n'y a rien changé : les femmes restent exclues de la citoyenneté, asservies par le Code Napoléon, soumises au double standard de la morale. La jeune femme en fait les frais lors de son bref mariage avec un fils de famille, Paul Parent-Desbarres, en 1875. Celui-ci entretient en effet une modiste dans un appartement proche du domicile conjugal.

Marie-Paule Courbe est une femme en colère. Elle entre en lice pour défendre ses consœurs (Gyp, Sarah Bernhardt...) des attaques misogynes, plaide pour la réforme du costume, imagine l'amour au temps de l'égalité des sexes. Elle signe la plupart de ses chroniques, percutantes et ironiques, du gracieux pseudonyme de Gyzèle qu'elle transforme en Gyz-El quand elle publie *Noir sur blanc*, un recueil de nouvelles, puis en G. d'Estoc en tête du pamphlet *La Vierge Réclame*, qui vise Rachilde. Dans une volonté de neutralisation, elle a réduit le prénom à une simple initiale, tandis que d'Estoc fait référence à l'escrime. Bientôt, elle s'engage dans les combats féministes sous ce nom de guerre.

G. d'Estoc à la Ligue de l'affranchissement des femmes

Escrime et travestissement : G. d'Estoc partage ces pratiques transgressives avec Astié de Valsayre, la fondatrice de la Ligue. Astié est alors célèbre pour ses exploits de duelliste — en 1886, elle a victorieusement affronté à l'épée une Américaine à Waterloo — et pour sa pétition à la Chambre des députés demandant l'abrogation de l'ordonnance de 1800 qui proscriit aux



La biographie la plus sérieuse et la plus fouillée à ce jour : celle de l'historien Gilles Picq.

femmes le port du pantalon. Le but de la Ligue, dont G. d'Estoc participe à la rédaction des statuts, est de « combattre toutes les injustices dont la femme est victime dans toutes les classes de la société ». Les hommes y sont admis à condition d'acquitter une cotisation supérieure à celle des femmes, pour rappeler l'infériorité des salaires féminins. Les ligueuses ne sont qu'une poignée, mais elles recourent à une stratégie de médiatisation pour propager leurs idées. C'est ainsi qu'en septembre 1890, G. d'Estoc prend une initiative qui fait grand bruit, proférant un blâme contre la journaliste Séverine qui avait chargé son compagnon de se battre en duel à sa place : une femme doit être capable de défendre seule son honneur. Peu après, elle fait une communication sur la femme de lettres qui aboutit au vote de la résolution suivante : « à capacités égales, salaire égal ». Mais sa carrière tourne court, même si en 1893, Astié inscrit son nom sur une liste de candidates aux

élections législatives et l'enrôle dans le Groupe des escrimeuses, voué à servir par l'épée « la cause féminine ». Malade, G. d'Estoc s'est en effet déjà retirée à Nice avec son dernier compagnon, Pillard d'Arkaï. Elle y meurt le 8 mai 1894. G. d'Estoc a sombré dans l'oubli à cause de son radicalisme, jugé contre-productif par les féministes modérées qui dominent le mouvement à la Belle-Époque. Sa modernité, quand elle affirme l'égalité absolue entre les sexes en un temps où domine l'idée d'une complémentarité entre eux, sa volonté très queer de dépasser la bipartition femmes/hommes, la liberté de sa vie amoureuse ont suscité sarcasmes et fantasmes. G. d'Estoc a cependant marqué l'histoire du féminisme en révélant à la jeune Madeleine Pelletier qui remarqua un jour sa silhouette dans une réunion, « une voie lumineuse d'affranchissement » : celle du travestissement, fondement essentiel du « féminisme intégral ».

Nicole Cadène



*Flashez ce code pour télécharger le pdf
de Reflets d'une Maupassante de Gilles
Picq (écrit avec la collaboration de
Nicole Cadène) aux éditions des
Commérages.*

G. d'Estoc défend Gyp ... dans la Dépêche de Nancy en 1885

Marie-Paule Courbe, alias G. d'Estoc, signe une chronique sous son nom de femme mariée, P. Desbarres, pour défendre l'écrivaine Gyp...



Gyp, comtesse de Martel de Janville (1849-1932).

Il est un état particulier de béatitude que seuls les chroniqueurs de profession peuvent comprendre : vivre dans un coin perdu de campagne où les journaux n'arrivent pas, et où, par conséquent, on ne lit pas d'articles, et on n'en fait pas. Cette félicité, je la connais... Un passant vint, qui apportait un numéro de Voltaire. Je lis une chronique d'Alexandre Hepp... je saute en l'air... et je retombe sur ma plume... Fatalité !...

**

Dans un style rapide, mais haché et en coups de bâtons, Hepp commence par nous présenter deux petits tableaux saisissants : Premier tableau : un cirque de province (lisez Nancy). Au milieu d'une vaste loge, une jeune femme charmante, entourée de ses fidèles féaux : dolmans bleus et vestons chics de l'endroit. Deuxième tableau : La même femme, courbée en deux, menacée d'embonpoint, mal mise, l'air préoccupé. Elle s'arrête devant la librairie nouvelle.... Et M. Hepp s'écrie : « Quelle catastrophe a produit cette bizarrerie, ce phénomène ? » Voilà !... Qu'est-ce qui a bien pu produire ce phénomène ?... Cherchons un peu... Le temps ? Non. Une maladie ? Non. La ruine ? Non. Quoi donc alors ? Eh bien, c'est le bas, le fameux bas, le maudit bas, le bas-bleu enfin... Écoutez M. Hepp : « Pour avoir chaussé ce bas, que la comtesse a ramassé un matin qu'il traînait chez sa mère, elle a perdu tout ce qui la faisait exquise et rare ». (Oh! vous croyez ?... Exquise, ça dépend des goûts, mais rare !...) « Ce bas est maudit », poursuit M. Hepp. « On savait déjà ses redoutables puissances ; il a empoisonné çà et là, et sans espoir; mais jamais il n'a agi aussi terriblement avec cette fureur». En effet, voilà un terrible qui agit, qui empoisonne, et qui a bien des méfaits sur la conscience !...

**

J'en demande pardon à M. Hepp, mais d'abord, son deuxième tableau est de pure fantaisie. En artiste, il cherche à dramatiser son récit. Nous avons eu, dernièrement, l'avantage

de voir la comtesse de M... ou Gyp, puisque c'est d'elle qu'il s'agit; elle n'est pas changée ; elle n'a qu'un charme de plus : celui de la femme qui a fait œuvre d'intelligence, d'esprit, de finesse, d'observation, et qui s'est révélée à des milliers de lecteurs au lieu de s'en tenir à un petit cercle de dolmans bleus et de vestons chics; remplacés, d'ailleurs par des hommes célèbres et des artistes de choix. J'estime qu'elle n'a rien perdu.

**

M. Hepp est au-dessus du reproche de mesquine jalousie de métier. Le public, dont le goût est perverti, on le sait, se délecte aux conceptions enfantines et féminines de Gyp, tandis qu'il montre quelque négligence à l'endroit d'œuvres plus mâles et plus fermes... J'en conviens ; G. d'Estoc défend Gyp ... dans la Dépêche de Nancy en 1885 Marie-Paule Courbe, alias G. d'Estoc, signe une chronique sous son nom de femme mariée, P. Desbarres, pour défendre l'écrivaine Gyp... mais cette guerre aux bas-bleus me semble au moins injuste, quand on prend à parti ce petit Gyp, le moins pédant de tous les auteurs féminins. Petit Gyp est un ignorant; demandez-le à ses professeurs, dont cet espiègle a fait le désespoir. Et il l'avoue implicitement par son manque de prétention. Il se sert de ses dons naturels de malignité et de pénétration pour nous peindre le monde qu'il coudoie, avec ses travers, ses ridicules et ses manies. Ne visant d'ailleurs, qu'à nous amuser, il se trouve qu'il nous charme. Parfois, on voudrait froncer le sourcil, car il a des audaces... mais il est si drôle, ce gamin, qu'on rit et qu'on est désarmé. N'importe, les gens que rien ne déride honnissent ce pauvre Gyp et son bas, pour avoir touché à des sujets scabreux. Je leur enseignerai, s'ils le veulent, de plus justes motifs d'indignation. Quand les poètes parnassiens, avec une ténacité que personne ne blâme, nous rassasient, depuis des années, des aventures invraisemblables d'un commandant et d'un amiral fabuleux, quand de jeunes naturalistes, d'ailleurs célèbres, semblent prendre à tâche de nous acclimater à cet élément : la vase, je me demande pourquoi Gyp ménagerait la pudeur d'un public si peu farouche.

**

C'est maintenant une mode de se montrer très sévère pour les femmes qui abordent les occupations généralement réservées aux hommes. Le libéralisme en ce sens est vieux jeu. On met un certain dandysme à être discourtois. Il faut châtier ces enfants terribles. Barbey d'Aurevilly, prenant un jour son joli fouet noueux et tortillé, a prétendu chasser du temple de la littérature ces intruses qui menacent de l'envahir. D'autres mettent une certaine poésie à les dépoétiser, à verser des larmes sur leur charme défunt; avec des mines contrites, des airs de dédains transcendants, ils enterrent la folle femme qui n'a pas été «uniquement occupée à plaire». Les femmes, bien avisées, laissent passer ces boutades et, en attendant, elles travaillent comme des hommes. N'en déplaise à ceux-ci, cette occupation unique de plaire ne leur paraît pas suffisante pour remplir toute une existence et leur a semblé peut-être réserver trop de mécomptes. On ne plaît d'ailleurs qu'au temps de la jeunesse et la jeunesse passe. Elles ont donc cherché des satisfactions d'un autre ordre et plus durables. Cette tendance est bien visible ; les jalons sont posés, la route tracée. Le développement de l'intelligence féminine suivra une progression toujours croissante. Sachons prendre notre parti de ces grands courants moraux dont personne n'est maître. Il a fallu dix-sept cents ans pour trouver qu'un homme est l'égal d'un autre homme ; il aura fallu dix-huit cents ans pour établir qu'une femme est l'égale d'un homme. Voilà tout. Mais l'amour, Monsieur ? Que deviendra l'amour ? Monsieur, l'amour se

modifiera comme toutes choses au monde, rien n'étant immuable. Il y aura bien quelques récalcitrants qui ne voudront jamais, en la femme, voir qu'une idole, qu'on adore et délaisse tour à tour. Tant pis pour ceux-là, car les idoles se feront rares. Toute royauté est un métier ingrat dont on ne veut plus. Les hommes finiront par aimer la femme comme une compagne et une égale. Et la terre suivra sa destinée...

P. Desbarres
La Dépêche de Nancy, 8 août 1885